LA COURSE DU CERF BLANC
suivi de
LES ORGUES DE LA MER

Alix Saint-Charles

La Course du Cerf Blanc

suivi de

Les Orgues de la Mer

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

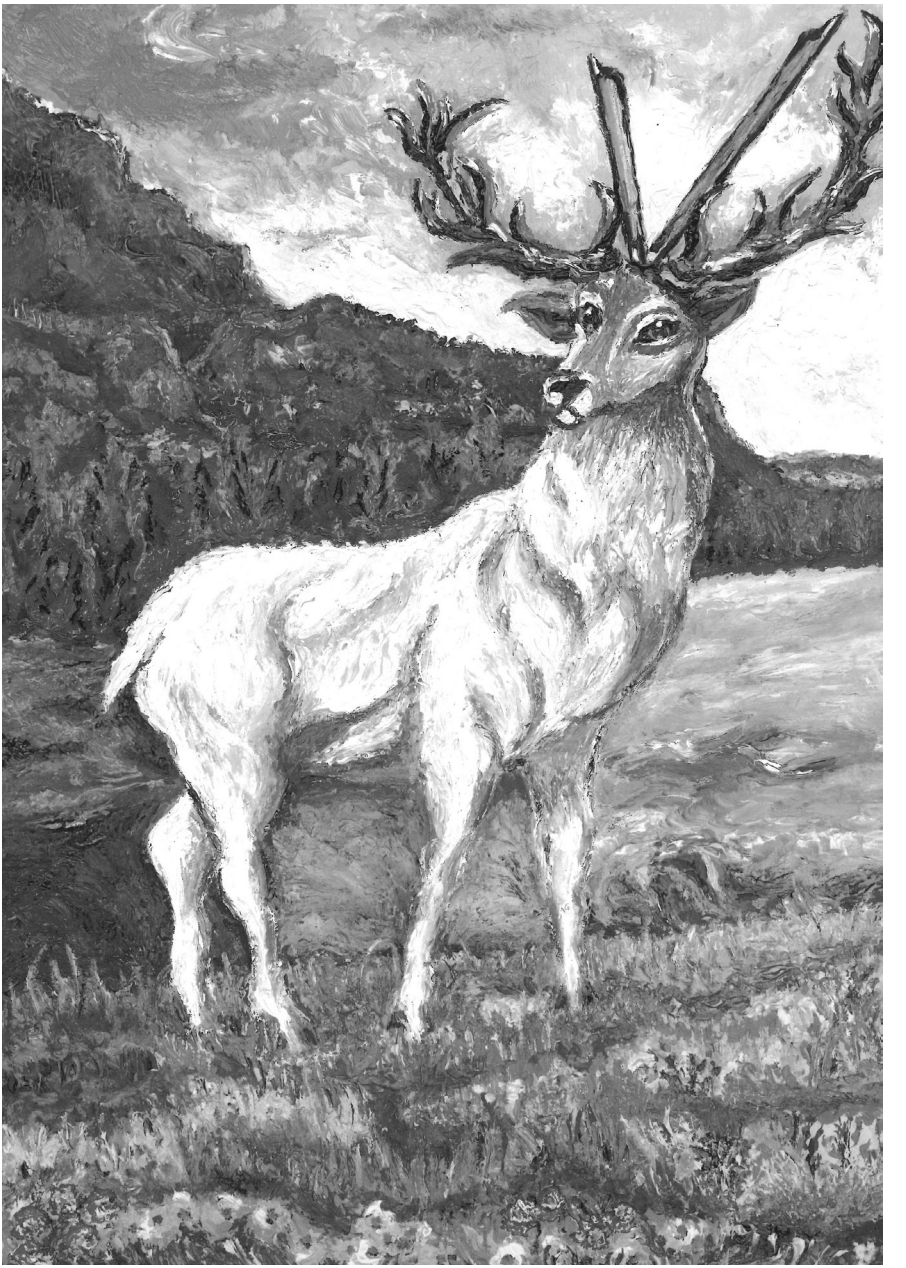
Consultez notre site internet

© Éditions Persée, 2017

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

À mes chers petits-enfants
Aux enfants des cinq continents
Et à tous ceux qui aiment les contes et légendes

Orienter sa vie
Vers le Bien, le Beau, le Noble,
Est source de paix, de bonheur
Pour habiller de lumière
Le quotidien.



LA COURSE DU CERF BLANC

Il était une fois, un jeune prince fort beau et timide, en âge de se marier ; seulement voilà… ce prince, nommé Gauderic, n'était pas du tout enclin à satisfaire le désir de ses royaux parents. Il vivait au château du roi Sévère, son père, et avait une passion dévorante pour la peinture. Celle-ci ne laissait place à aucune autre.

Chaque matin aux aurores, il se levait pour ne point manquer le lever du soleil ; et caressait amoureusement du regard la lumière qui prenait si doucement possession des choses…

Il avait installé une douzaine de chevalets sur les chemins de ronde, sur la tour d'angle, la tour chaperonnée, aux échauguettes, la tour flanquante, et une des tours en bois du château, pour être à même de jouir de tous les points de vue ! Que peignait-il ? Eh bien… tout le paysage alentour ; mais cela ne lui suffisait pas. Il peuplait le ciel d'oiseaux, selon les paysages, la terre et l'étang d'animaux les plus divers avec une grâce contenue (tel un simple limaçon…) Chose curieuse, jamais forme humaine n'apparaissait sur ses mille tableaux peints ! Comme vous l'imaginez, ce prince singulier peignait du matin au soir, et pour peu, du soir au matin.

Les plus belles couleurs s'harmonisaient sur ses toiles. De grand matin on pouvait l'apercevoir préparant sa palette, mélangeant ses couleurs.

Il disposait habilement les différentes matières chromatiques, selon un ordre bien établi ; mais naturellement, il tenait compte de son goût personnel.

Par exemple, il avait une prédilection pour le bleu ; et sa gamme des bleus était unique au monde ! Il fabriquait lui-même ses couleurs, ne permettant à personne d'autre de faire ce travail à sa place. Il tirait son bleu du lapis-lazuli, une pierre semi-précieuse qui était un minéral fort coûteux, et difficile à broyer. Ses dessins préparatoires étaient une longue causerie avec la nature. Le cadrage était un moment important, afin de déterminer le centre d'intérêt, pour une composition harmonieuse. Il peignait avec beaucoup de justesse et de sensibilité… Ses œuvres admirables permettaient de capter le message de son auteur ; et celui-ci redisait inlassablement la nécessité de la beauté sur l'environnement de l'être humain…

Ainsi œuvrant tout son saoul, et parvenu à l'âge adulte, vint un moment où ses dignes parents s'inquiétèrent :

— Marions-le ! Il se pourrait qu'il délaisse un peu ses toiles, déclara le roi, quelque peu excédé. Son art l'a protégé de bien des déboires, mais il est temps pour lui d'apprendre le métier de roi, et de nous donner un héritier !

— Bonne idée. Il se pourrait en effet que notre fils s'intéresse à un autre genre de beauté, approuva la reine Solenn.

— Il est trop timide pour tourner ses regards vers nos gentes damoiselles, poursuivit le roi. Donnons-lui le moyen de les approcher. Un grand bal serait de circonstance.

Ils firent venir le jeune prince, et lui parlèrent sans détour.

— Père, mère, vos raisons sont fort bonnes et m'obligent à réfléchir… Je veux bien me conformer à vos désirs, pourvu que vous me laissiez le temps de terminer ma dernière toile.

— Qu'à cela ne tienne cher fils, terminez votre toile ; une de plus n'est pas la mer à boire, décida la reine.

Le prince Gauderic rit sous cape.

— Cependant, je ne vous cacherai pas la difficulté qui entrave mon œuvre.

— Une difficulté ? Vous, prince Gauderic ? Allons donc… Vous êtes fort doué pour ce genre de travail. Je dirais même pour ce genre d'amusement ; car, n'est-ce pas, vous vous jouez des difficultés en peinture, répliqua le roi.

— C'est là que vous faites erreur, père. Ma dernière toile a pour motif central « le cerf blanc ». J'ai besoin d'avoir cet animal devant moi, pour l'étudier à loisir. Faites donner la chasse par vos équipages. Qu'on me ramène le cerf blanc !

— Un cerf blanc ?… Mais quel cerf blanc ? Où vont-ils le prendre ? Existe-t-il vraiment ? Ou est-ce le fait de votre imagination, mon cher enfant ? demanda la reine frappée de stupeur.

— Peignez donc un cerf ordinaire, en blanc. La belle affaire !

— Non, non, chers parents. Je tiens à l'authentique ! D'ailleurs je suis certain qu'il existe. Je l'ai vu en rêve… Si vous aviez vu son regard… sa taille était plus importante que d'ordinaire ; son maintien… d'une dignité exceptionnelle !

— Vraiment, cher enfant ?…

—Vraiment, mère. Il doit exister dans nos forêts profondes…

— Là, prince Gauderic, je crois que vous vous moquez de nous ! Il est temps de cesser vos plaisanteries, et de vous préparer à mener une vie digne de votre rang ! répliqua le roi qui sentait la moutarde lui monter au nez.

— C'est bon, renchérit la reine. Nous allons faire le nécessaire. Si cerf blanc il y a, cet animal nous sera livré pattes liées ! J'en fais mon affaire.

— Vous êtes trop indulgente avec votre fils, reine Solenn, reprit le roi. Quant à vous, prince Gauderic, ce sera votre dernière fantaisie. Tenez-vous-le pour dit !

Le jeune prince se retira, riant sous cape.

— Jamais ils ne trouveront le cerf blanc. C'est le fruit de mon imagination ! Et me voilà encore à peindre des années durant…

En effet. Le grand veneur, avec ses équipages, rentrait chaque soir au château, fourbu et bredouille. Sa meute langue pendante suivait, mais de cerf blanc, nul n'en apercevait sur des lieues à la ronde !

C'était un petit matin de printemps tout rose et fleuri, et Gauderic peignait, tout chantant.

Bien sûr, il s'attardait sur la forêt, le cours d'eau, les pierres polies, laissant la pièce centrale inattaquée. Le cerf blanc était à peine ébauché au fusain, et les yeux absents.

C'est alors qu'il sentit un souffle chaud diffusé sur sa nuque ; et tournant la tête, vit avec stupeur un splendide cerf blanc, plus grand qu'un cerf ordinaire ! Il en resta coi, quelques instants, et le pinceau lui en tomba des doigts… Puis se reprenant :

— Oh !… Ô l'ami, Tu viens de ton plein gré ? Qui es-tu ? D'où viens-tu ?

Le beau cerf fixait le prince avec une étrange lumière dans le regard. L'animal peu ordinaire se laissait admirer, caresser… puis, au bout d'un moment, s'enfuit vers la forêt.

Tout au long de la semaine, le bel animal vint tenir compagnie au jeune prince une heure durant. La deuxième semaine, il resta une heure de plus, et la troisième, une heure de plus encore. Il écoutait les confidences du prince Gauderic ; et bien que ne parlant pas, le bel animal semblait tout comprendre… Il avait la merveilleuse possibilité de conseiller, en saisissant la pensée du jeune prince ; et un dialogue d'un genre particulier prenait vie… Ensuite, quatre autres semaines s'ajoutèrent à celles-ci. Un échange profond se fit entre eux. Le merveilleux cerf mit en garde le jeune prince :

— Confie-toi sans cesse à moi… Je suis le fidèle. Je ne t'abandonnerai jamais. Cependant, je pourrais disparaître, si je sentais

ton indifférence monter, et submerger la plage de nos échanges amicaux. Prends garde à l'amour qui n'est pas véritable… Il est alors jouissance, et cruel par jeu. Seul l'amour véritable sait aimer d'une manière sublime et impérissable ; en s'effaçant même, s'il le fallait, pour respecter le choix de l'autre, sans juger ni haïr…

Ainsi, tout au long de sept semaines, le prince Gauderic et le grand cerf blanc devinrent les meilleurs amis du monde. Courtisans et gens de service admiraient la bête fabuleuse. Tous faisaient quelques pas en arrière à son approche, sentant là qu'un mystère entourait cette superbe créature…

Seule la reine Solenn, regardant peindre son royal enfant, chantonnait, tout en caressant le pelage immaculé du bel animal.

Voyant que la chose avait assez duré, le roi Sévère parut, et ordonna au jeune prince de plier ses chevalets, et de ranger tout son attirail, car le tableau était achevé depuis belle lurette ! Gauderic se récria qu'il manquait à son cerf la lumière du regard ! Et la reine renchérit :

— Certes, mon ami. C'est chose importante que la lumière du regard…

Le roi Sévère faillit s'étrangler de colère :

— Allez-vous cesser vos sornettes, tous deux ? Nous allons donner un grand bal dans trois semaines, pas un jour de plus ! Nous y inviterons les princesses les plus connues… Vous serez contraint, prince Gauderic, de choisir votre fiancée !

La reine s'interposa, car elle avait aussi ses vues…

— Nous pourrions lui amener la princesse de notre choix ? Nous choisirions, bien sûr, la meilleure…

Le roi regarda sévèrement son épouse :

— L'homme doit faire son choix librement. Ne l'ai-je pas fait, moi ? Bien entendu… ajouta-t-il se ravisant, il faut prendre conseil de ses parents.

Il se promit bien d'influencer ce fils sans cervelle, en dirigeant son choix sur la fille du plus puissant souverain !

— C'est la moindre des choses. Notre enfant le sait bien… minauda la reine, ne supportant pas l'idée que n'importe qui puisse prendre place auprès de son fils unique ! Elle ne tarissait pas d'éloges sur les qualités d'une éventuelle bru, dont elle recevait mille cadeaux et friandises exquises, par personne interposée…

Le jeune homme plia ses chevalets, et rangea ses toiles tristement. Son ami vint lui tenir compagnie. Alors il se prit à lui faire ses confidences :

— Bel ami si fidèle, crois-tu que j'aurais besoin d'une compagne pour être plus heureux ? Que nenni ! Tu suffis à mon bonheur… Ma chère peinture me comblait déjà… mais il est vrai qu'il me manquait, je le sais à présent, la réalité de ta chaude présence… Tu me suivras partout n'est-ce pas ?

Le prince commençait à penser qu'une présence amie était importante dans une vie vouée à l'art de solitude…

Le bel animal baissa la tête, et racla le sol de ses sabots. Gauderic se prit à rire, et posa affectueusement sa royale tête sur celle du cerf blanc, puis monta à califourchon sur le dos de l'animal.

On aurait dit que la bête fabuleuse n'attendait que cela ! Aussitôt que le grand cerf sentit le prince sur son dos, il partit au galop ! Gauderic, tout étonné, n'eut que le temps de s'accrocher à la solide ramure. Il fut emporté à vive allure !

Le cerf blanc gagna la forêt, et ne ralentit sa course qu'au coucher du soleil.

Enfin, il s'arrêta au cœur de la forêt profonde, et le jeune homme se sentit perdu en plein bois.

— Pourquoi m'emmènes-tu ici ? Pour échapper au mariage ? dit-il riant à demi.

Il inspecta les lieux, puis aperçut une cabane de branchages savamment disposés, et décorée de fleurs des bois. Le cerf blanc se dirigea vers elle. Un doux chant se fit entendre, et le prince, étonné, aperçut au seuil de la cabane une ravissante jeune fille au teint de nacre, aux longs cheveux d'ébène, aux yeux largement

fendus, mais très pauvrement vêtue. Une grossière robe de futaine tombait très bas et cachait ses pieds nus…

Gauderic, bien que surpris, la salua en s'inclinant, et lui demanda :

— Gentille damoiselle, qui êtes-vous ? Que faites-vous seule en pleine forêt ? Ce cerf paraît être aussi votre ami. J'ai la nette impression à présent d'avoir été conduit vers vous. Êtes-vous en difficulté ? N'avez-vous plus de parents ?

À ce flot de questions, la jeune fille sourit tristement, et baissa les yeux sous le feu des prunelles ardentes qui la dévisageaient… Elle éleva ses petites mains croisées sur son cœur, le regarda encore, puis, abaissant son regard vers le cerf blanc couché à ses pieds, se décida à parler :

— Je me nomme Hyldine. Mon père est le souverain de Rancy.

— Je suis le prince Gauderic de Monvert. Mais je connais bien Rancy. Vous avez six frères loyaux et courageux ! Comment se fait-il qu'une princesse de Rancy se trouve en un lieu si désolé, et dans une telle nécessité ?

— Non… Détrompez-vous. Je n'ai pas besoin de grand-chose ; et les bêtes de la forêt sont devenues mes amies. Kissy, mon cerf blanc lui-même, subvient à mes besoins.

— Comment est-ce possible ! s'exclama le prince.

— Je suis persuadée qu'il est l'envoyé de la fée des heures, ma bonne marraine. Je naquis voilà dix-sept années déjà, au château des Roches rouges, de Rancy, affublée à ma naissance de pieds trop grands, pour le goût de mon royal père…

Elle remonta timidement le bord de sa robe, cachant effectivement de grands pieds, mais nullement monstrueux.

Était-ce la présence du prince qui déjà minimisait l'enchantement ?…

La venue au monde de cette délicieuse princesse, je vous le dis… fut un jour de grande joie et de liesse générale. Elle avait eu six frères, et ses royaux parents furent comblés à sa naissance ! Ils